Sewrin, Charles Augustin
Catherine

PQ
2427
S8C38

CATHERINE

OU

LA FILLE DU MARIN.

COSTUMES. Le Père Laroche, veste bleue de drap, une pipe à sa boutonnière, pantalon de toile rayée, petit chapeau rond de matelot, chemise de toile bleue.—Catherine, jupe et caraco de serge brun-clair avec de petits boutons de cuivre. Le jupon doit avoir des poches, chemise d'homme à col rabattu, avec un foulard en sautoir. Elle est coiffée d'un petit filet rouge, par-dessus lequel elle a un petit chapeau rond à forme basse, qu'elle ôte à volonté. Bas bleus à coins rouges, souliers à boucle d'argent.—Robichon, perruque poudrée à crapaud, chapeau rond, habit gris, veste à ramage, bas chinés, boucles de jarretière et de souliers en cuivre. — Charlot, veste de chasse, col rabattu, cravatte de couleur en sautoir, pantalon de fantaisie, souliers gris. — Jean Balourd, Longs cheveux rouges et plats, bonnet de laine, veste sans manches, en peau de chèvre avec le poil. Il a dessous un long gilet à manches. Ceinture de cuir, large culotte à canons d'étoffe grossière, bas de laine, sabots.—Pierrot, petite blouse, bonnet de laine. —Les Chanvrières doivent avoir des cornettes de toile bise, des vêtemens de pauvres paysannes, des sabots.

PQ
2427
S8C38
LIBRARY
MAY 3 1 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

CATHERINE

OU

LA FILLE DU MARIN,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. SEWRIN ET DUMERSAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 28 OCTOBRE 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE.
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THEATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18 ;
ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1824.

PERSONNAGES	ACTEURS.
LE PÈRE LAROCHE, vieux Marin.....	M. *Bosquier-Gavaudan.*
Il a le bras gauche en écharpe, et enfermé dans sa manche.	
CATHERINE, sa Fille..	Mlle. *Jenny-Vertpré.*
Caractère franc, brusque, mais bon. Ses manières doivent être simples sans être grossières. C'est la vivacité brusque d'un matelot avec les grâces d'une femme.	
M. ROBICHON, vieil usurier..	M. *Brunet.*
CHARLOT, son neveu, jeune homme timide.....	M. *Arnal.*
JEAN BALOURD, paysan grossier.....	M. *Odry.*
PIERROT, son filleul, petit garçon de 6 à 7 ans.....	*Le petit Prieur.*
UNE CHANVRIÈRE.....	Mlle. *Sophie.*
Matelots. Chanvrières.	

La Scène est dans un petit port de mer, pêcheur.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du faubourg Montmartre, N. 4.

CATHERINE

OU

LA FILLE DU MARIN,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un petit port pêcheur ; la mer dans le fond. Sur le devant, à gauche du spectateur, la maison de M. Robichon ; à droite ; la cabane du père Laroche, devant laquelle est une tonnelle. Un filet suspendu, une table et un banc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ROBICHON, CHARLOT *sortant de la maison.* (1)

CHARLOT, *sortant le premier et se retournant.*

Mais, mon oncle...

ROBICHON, *le poussant.*

Mais, mon neveu...

CHARLOT.

Je suis majeur.

ROBICHON.

D'hier soir ; la belle majorité !

CHARLOT.

Je suis mon maître, et je peux faire...

ROBICHON.

Des sottises, je n'en doute nullement.

CHARLOT.

Enfin, si j'avais mon bien....

(1) Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre.

ROBICHON.

Vous le dépenseriez, au lieu que tant qu'il sera dans mes mains...

CHARLOT.

Je ne le dépenserai pas, c'est clair.

ROBICHON.

Comment diable le code va-t-il rendre majeur un enfant de vingt-un ans?

Air : *Le premier pas.*

De notre tems
Qui certe eut son mérite,
Les gens sans barbe étaient tous des enfans.
De la jeunesse on tracait la limite;
Et la raison ne marchait pas si vîte,
De notre temps.

CHARLOT.

De votre temps
Vous suiviez la méthode,
Avec raison vous en étiez contents!
Lois, mœurs, habits, tout a changé de mode,
Et nous devons suivre aujourd'hui le code,
De notre temps.

ROBICHON.

Eh bien! monsieur, je vais m'occuper de faire vos comptes, mais d'ici là, sortez de chez moi; puisque vous n'avez pas de reconnaissance pour un oncle qui vous aime trop, qui ne veut que votre bien, allez loger où vous voudrez.

CHARLOT, *surpris.*

Où voulez-vous que j'aille, mon oncle?

ROBICHON.

Cela m'est égal; pourvu que je ne voie pas chez moi la figure d'un ingrat, pour qui j'ai des entrailles de père.

CHARLOT

Qu'est-ce que je vais devenir?

ROBICHON.

Cela ne me fait rien Ah! tu es majeur, mon drôle; conduis-toi tout seul. Quand tu seras sans azile, tu regretteras le toît de ton oncle Robichon.

CHARLOT.

Je ne demande pas à vous quitter.

ROBICHON.

Non. C'est moi qui te chasse... et nous plaiderons, monsieur, car j'ai des reprises, des rentrées, des recouvremens à faire sur vos biens, pour mes avances... Adieu, M. Charlot, regardez bien cette porte, et songez qu'elle est fermée pour vous!.. (*il revient.*) Tu me trouves peut être sévère; mais c'est une rigueur salutaire, et tu m'en sauras gré plus tard; adieu.

(*Il rentre et pousse violemment sa porte.*)

SCÈNE II.

CHARLOT, *stupéfait.*

Est-il drôle, mon oncle! Parce que je lui demande ce qu'il me doit, me mettre à la porte de chez lui! Pour la première fois que je m'avise d'avoir du caractère, cela me réussit bien! moi qui comptais sur ma fortune pour me présenter au père Laroche, et lui demander la main de sa fille! Que vais je lui dire à présent? Ah! Dieu, le voici lui-même; je n'ose plus lui parler.

SCÈNE III.

CHARLOT, LAROCHE, *sortant de sa cabane.*

LAROCHE.

Bonjour, Charlot.

CHARLOT, *embarrassé.*

Bonjour, M. Laroche.

LAROCHE.

Tu m'as dit hier que tu aurais aujourd'hui quelque chose d'intéressant à me conter.

CHARLOT, *embarrassé.*

Oui, M. Laroche, mais...

LAROCHE.

Mais... Eh bien! parle donc.

CHARLOT.

C'est que... je n'ai plus rien.

LAROCHE.

Je sais ce que c'est : je devine... Il s'agit de ma fille, n'est-ce pas?

CHARLOT.

Il est certain que... comment se porte-t-elle, Mlle Catherine? elle sort bien tard, ce matin.

LAROCHE, *riant.*

Eh bien! est-ce là tout? est-ce que tu crois que je suis aveugle? que je n'ai pas vu tes soins, tes prévenances? Tu es amoureux!

CHARLOT, *naïvement*

Vous croyez, M. Laroche.

LAROCHE.

Lui as-tu fait ta déclaration?

CHARLOT.

Oh! mon Dieu! est-ce que j'aurais osé?

LAROCHE, *riant.*

Ah! ah! ah! tu as peur d'elle, n'est-ce pas? elle a un caractère, cette petite fille-là!.. c'est une vraie tête bretonne.

CHARLOT.

Dites-moi donc, père Laroche, pourquoi mamselle Catherine est brusque et grondeuse comme ça?

LAROCHE.

Mon ami, elle tient de sa mère. Feue ma pauvre défunte était une brave femme, mais elle me menait... comme je menais mon vaisseau; ça m'était égal; nous autres marins, nous n'avons pas peur d'une bourasque. Quand je l'eus perdue, je me trouvai avec une enfant de sept ans sur les bras. J'allais partir pour l'Amérique... (*avec âme.*) mais m'embarquer sans ma petite Catherine, c'eut été laisser ma vie en terre ferme! (*gaîment.*) Elle était gentille, alerte; et vîte le pantalon bleu, la chemise de laine, j'en fais le plus joli petit mousse.. Pendant dix ans, elle n'a pas quitté mon bord; j'ai fait son éducation en pleine mer : ça nage comme un requin; ça grimpe à un mât comme un chat;

ça vous raccommode une voile... des points arrière avec de la ficelle, mais je dis cousu comme les fées !.. Enfin c'est une femme de mer, et excepté que ça ne fume pas et que ça jure peu, ça vous a toutes les qualités d'un capitaine de vaisseau.

CHARLOT.

Comme ça me conviendrait à moi, qui ai toujours eu envie d'être marin !

LAROCHE, *avec fierté.*

Tu as raison, c'est un beau métier ! des périls, mais on s'y habitue... et de l'honneur, c'est ce qui le fait aimer.

CHARLOT.

On s'y enrichit quelquefois.

LAROCHE.

Oui... je m'y suis ruiné, moi, j'y ai perdu un bras ; eh bien, si j'avais demain de quoi payer une barque, si je pouvais acheter celle que le père Goémont construit là-bas à l'entrée du port, je serais encore content.

Air : *Du vaisseau amiral.*

Lorsque je vois sur le chantier
Cette barque neuve et jolie,
Je voudrais, pour finir ma vie,
Reprendre mon ancien métier ;
Mais il me faudrait une somme...
Où diable trouver de l'argent?
Je fus toujours trop honnête homme
Pour en avoir facilement.
Ah ! quand je pense à ma misère,
Sans ma petite ménagère,
Je pesterais contre le sort!..
Triple sabord ! (*bis.*)
J'espère encor ! (*bis.*)
Oui, peut-être un jour plus prospère
Si je pouvais quitter la terre,
Gaîment, gaîment, je chanterais,
Et vogue et vogue la galère ;
Et vogue (6 *fois*) la galère !
Vogue la galère ! (*bis.*)

CHARLOT, *enthousiasmé.*

Si jamais vous redevenez patron, je veux faire mon premier voyage avec vous.

LAROCHE, *riant.*

Et avec ma fille, n'est-ce pas? Eh bien achète un bâtiment, j'en serai le pilote, et du bras qui me reste, je te réponds de mener encore joliment le gouvernail.

CHARLOT.

Ah! si j'avais mon bien!.. mais mon oncle...

LAROCHE.

Eh bien! ton oncle?

CHARLOT, *embarrassé.*

Rien, rien, père Laroche. Je vais chez M. Lefranc, le notaire, faire une petite consultation... Bien des choses de ma part à mamselle Catherine, s'il vous plaît, présentez-lui mes respects... (*il sort.*)

SCÈNE IV.

LAROCHE.

Le pauvre garçon est amoureux et il croyait que je ne m'en étais pas aperçu.

Air : *C'est en vain que les amoureux.* (Du Traité nul.)

Bon marin, en toute saison
Ma longue vue est prête,
De loin, je sais à l'horison
Deviner la tempête.
Je sais à l'horizon,
Deviner *(bis)* la tempête.

J'ai vu ses petits soins,
Il fuit tous les témoins,
Pour suivre Catherine;
Et son œil examine
Son air piquant
Et sa gentille mine.
Bon dieu, le pauvre enfant! (*bis.*)
Oui, bien souvent soi-même,
On ignore qu'on aime.
Mais un père est là par bonheur! (*bis.*)
Il a peur, il a peur!...

Ah! mille artimons! j'aimerais mieux gouverner la frégate

la plus fine voilière, au milieu de vingt écueils, que d'avoir à diriger une jeune fille contre vent et marée. Elle aurait beau venir me dire: (*il imite la voix de la fille.*) Mon petit papa, est-ce que vous croyez que?.. oh! non, je vous assure. Et l'autre, par-ici: (*Il fait la voix du garçon.*) Ah! père Laroche, vous avez tort... certainement, car... — Et laissez donc, mes enfans, c'est à un vieux loup de mer que vous venez conter ça? j'ai passé par-là, et avant vous encore. Aussi soyez sûr que...

Bon marin en toute saison, etc.

C'est dommage que j'aie presque promis à M. Robichon, qui est riche et à qui nous avons des obligations. Je veux que ma Catherine soit heureuse, et puisque je trouve pour elle un homme qui a de la fortune... elle a tout fait pour moi, cette chère enfant! Ah! ah! voilà les chanvrières. Qu'est-ce qu'elles viennent donc faire par ici?

SCÈNE V.

LAROCHE, LES CHANVRIÈRES.

LES CHANVRIÈRES.

Air : *de M. Blanchard.*

Père Laroch', bon le bon jour,
Apprenez que je somm' sans ouvrage;
D' not' village
J'ons fait le tour,
Sans pouvoir rencontrer Jean Balourd.

LAROCHE.

Que voulez-vous de ce nigaud,
De c' paresseux; de ce trigaud;
Vous autres bonnes ouvrières?

LES CHANVRIÈRES.

Ne d'vait-il pas aller dès le matin,
Qu'rir du chanvre au village voisin,
Pour en fournir aux chanvrières?

Ensemble.

LA ROCHE.

Bonnes femmes, bien le bonjour,
Comment vous voilà sans ouvrage!
Ma foi, vous n'en aurez pas lourd,
Si vous comptez sur Jean Balourd.

Catherine.

LES CHANVRIÈRES.

J'attendons en vain son r'tour,
Cela fait que je somm's sans ouvrage.
Du village
J'ons fait le tour,
Sans pouvoir rencontrer Jean Balourd.

LAROCHE.

Ma foi, vous avez bien fait de venir par ici, le voilà qui arrive, il a les bras ballans, comme à son ordinaire. Arrive donc... tout doucement, prends garde de te blesser.

SCÈNE VI.

LAROCHE, LES CHANVRIERES, JEAN BALOURD.

UNE CHANVRIÈRE.

Eh ben! eh ben! Jean Balourd, du chanvre, tu nous en avais promis.

TOUTES, *l'entourant.*

Du chanvre, du chanvre.

BALOURD.

Du chanvre!.. pour en avoir, il aurait fallu en aller chercher.

LAROCHE.

C'est vrai, ça.

LA CHANVRIÈRE.

Est-ce que tu n'y es pas allé?

BALOURD.

J'ai eu ben d'autres choses à penser, depuis hier.

LAROCHE.

Tu penses à quelque chose, toi?

BALOURD.

V'là-il pas qu'il m'est arrivé un enfant!

LAROCHE.

Comment ça? tu n'es pas marié.

BALOURD.

C'est ce que je me suis dit... mais ma sœur l'est, alle a

dix enfans, et all' m'a envoyé hier par le retour d'un marreyer, son petit Pierrot, qu'est mon fillot, dans un panier à poisson.

LES FEMMES, *riant.*

Tiens, Jean Balourd qu'a un enfant qui n'est pas à lui, ah! ah! ah!

BALOURD, *les contrefaisant.*

Il a un enfant qui n'est pas à lui; je ne suis pas le seul: ma sœur croit que je suis riche, parce que je suis garçon. J'ai ben de la peine à vivre.

LAROCHE.

Ne sais-tu pas un métier?

BALOURD.

J'en sais six des métiers, mais à quoi qu'ils me servent dans vot' chien de pays? je sais fair' des souliers, vous ne portez tous que des sabots; je peux m'vanter d'savoir écrire joliment, personne de vous n' sait lire; j' sais ferrer les ch'vaux, il n'y a chez vous que des ânes.

LES FEMMES, *se récriant.*

Ah! ah!

BALOURD.

Et des ânesses.

LES FEMMES.

Malhonnête! (*elles le tapent.*)

Air : *Adieu, car dans ce lieu* (du vieux Berger).

Pan, pan, à ce manant
Faut apprendre la politesse,
Panpan, panpan, à ce manant
Faut apprendre à vivre en passant.

LA CHANVRIERE.

C'te l'çon qu't'attir' ta gentillesse,
J'espérons qu' tu n' l'oublîras point.

BALOURD.

Elles appell'nt ça d'la politesse,
Ça r'ssemble fort à des coups d' poingt.

LES FEMMES.

Pan, pan, etc. etc.

Elles sortent en le poussant rudement, il se dégage et revient près du père Laroche.

LAROCHE, *riant.*

Ah! ah! ah! pauvre Jean Balourd! mais je te quitte, il faut que j'aille voir la barque que construit le père Goemont, je crois que c'est aujourd'hui qu'on doit la lancer, c'est une fête ça, qui me rappelera mon bon tems. Adieu, Jean Balourd, tu n'f'ras jamai un marin, toi, hein ?

BALOURD.

Non.

LAROCHE.

Tu aimes trop le plancher....

BALOURD.

Oui... le plancher des vaches.

LAROCHE.

Restes-y, adieu.

(*Il chante.*) Pan, pan, à ce manant....

(*Il rit.*) Ah! ah! ah! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JEAN BALOURD, *seul.*

Ce père Laroche, il ricane toujours; ah çà! ce n'est pas le tout, voyons si ce méchant usurier de monsieur Robichon est cheux lui. Puisque je ne peux point gagner ma vie, faut ben que j'empruntions de l'argent pour vivre, et puisque je ne peux pas lui rendre l'argent que je l'y avons emprunté, faut ben que je l'y en empruntions d'autres, par ainsi...

SCÈNE VIII.

PIERROT, JEAN BALOURD.

PIERROT, *accourant.*

Mon onque! mon onque! (*Il le tire par sa veste.*)

BALOURD.

Veux-tu bien finir, tu vas déchirer ma veste.

PIERROT.

Menez-moi dans le bois.

BALOURD.

Qu'est-ce que tu veux y aller faire, dans l' bois.

PIERROT.

Cueiller des noisettes.

BALOURD.

Eh! ben oui, j' t'en casse, des noisettes.

PIERROT.

Menez moi-z'y, mon onque.

BALOURD.

J'ai bien autr' chose à faire et pour commencer, je vais te corriger... entends-tu, petit nigaud.

PIERROT, *pleurant.*

Ah! ah! mon parrain qui m'appèle nigaud!

BALOURD.

V'là une autre chanson. Il va braire, à c't' heure.

PIERROT, *criant plus fort.*

Et qui veut me taper, hé! hé! hé!

SCÈNE IX.

PIERROT, BALOURD, CATHERINE, *sortant de chez elle, elle tient d'une main un petit filet, et de l'autre, un panier où il y a quelques fruits, un morceau de pain, une bouteille et un verre; elle pose le tout sur la table qui est sous la tonnelle.*

CATHERINE, *sur le pas de sa porte.*

Qu'est-ce que j'entends donc depuis une heure, à notre porte?

BALOURD.

Ah! v'là Catherine, à mon tour d'être grondé.

CATHERINE, *s'avançant.*

Qu'est-ce qu'il a donc, ce grand imbécille, pour faire pleurer cet enfant?

BALOURD.

Mamzelle Catherine, c'est qu', c'est qu'...

CATHERINE.

Taisez-vous, brutal.

BALOURD, *à part.*

J'étais sûr d'avoir mon paquet. (*à Pierrot.*) Va-t-en toi, ou sinon.... (*Il le menace en cachette.*)

PIERROT, *criant.*

Y me menace.

CATHERINE.

Par exemple, n'allez-vous pas le battre? c'est que je vous le rendrais bien, moi.

BALOURD, *tendant le dos.*

Tapez, tapez, vous ne me ferez pas grand mal... vous, avec vos petites menottes.

CATHERINE, *le menaçant du geste et d'un mouvement de tête.*

Hum! (*à l'enfant, le tirant brusquement à elle.*) Viens, mon petit homme!

PIERROT.

Vous avez manquer me faire tomber.

CATHERINE *l'assied brusquement sur un banc.*

C'est bon, attends-moi là. (*Elle prend du pain et une pomme dans le panier et les met dans les mains de l'enfant.*) Tiens, mange cela et ne dis plus rien; prends donc, petit maladroit.

(*La pomme roule par terre, l'enfant court après.*)

BALOURD, *riant.*

Qu'alle est avenante! qui est ce qui dirait qu'elle est bonne... bonne comme tout, quoi!... dites donc, Catherine, vous qui me grondez toujours, dites-moi pourquoi que vous avez l'air d'une bourrue, d'une tempête, et que vous ne faites rien de sang-froid; là!... vos complimens ressemblent à des sottises, et vos bonnes actions à de la méchanc'teté.

CATHERINE, *les bras croisés.*

Tu vois bien que je t'écoute avec calme, avec tranquillité. (*S'animant.*) Mais comment veux-tu, butor, que je sois de sang-froid, quand je vois mon père estropié par un boulet de canon, ruiné par la banqueroute d'un armateur, ceux qui lui devaient des secours, injustes, égoïstes... ça me fait

bouillir. J'ai été élevée au milieu de la franchise des marins et je parle comme eux, tant pis pour ceux à qui ça ne fait pas plaisir, sarp...

BALOURD.

Pejeu, là! un joli petit sarpejeu!

CATHERINE, *avec bonté.*

Cependant je te remercie, Jean Balourd, avertis-moi quand je m'emporterai... gronde-moi quand je serai brusque, tu me rendras service et je tâcherai de me corriger.

BALOURD.

Je sais ben que vous êtes bonne fille.

CATHERINE.

Dis-moi, qu'est ce que c'est que ce petit garçon?

PIERROT, *mangeant sa pomme.*

Je suis Pierrot.

BALOURD.

C'est mon fillot, le fils à ma sœur, c'te pauvr' femme qu'en a dix! elle me l'envoye pour que je me chargions de son inducation.

CATHERINE, *riant.*

Qu'est-ce que tu vas lui apprendre?

BALOURD.

A travailler comme moi.

CATHERINE.

Comme toi! il ne fera pas grand chose: pourquoi ne pas l'envoyer à l'école.

BALOURD.

J'n'ons pas le moyen, j'y ai ben pas été moi, à l'école... l'inducation est chère, ça coûte encore trente sous par mois, l'inducation.

CATHERINE.

C'est bien, toi, de te charger de cet enfant, d'aider ta sœur. Tu es bête...

BALOURD.

Heim?

CATHERINE.

Je dis, tu es bête, mais tu as bon cœur.

BALOURD, *lui prenant la main.*

Merci, Catherine.

CATHERINE.

C'est toujours ça, va, mon garçon.

Air : *de M. Blanchard.*

J'en vois que dans le monde on cite
Pour l'esprit, pour le ton brillant ;
De beaux dehors font leur mérite,
Mais leur cœur est froid et rampant.
Tu te conduis avec franchise,
Tu soulages les indigens :
Va, ne change pas ta bêtise
Contre l'esprit de bien des gens.

2e COUPLET.

Ce don que le ciel nous dispense,
Que de fois on en fit abus!
Tel fait servir son éloquence
A calomnier les vertus :
Un autre injurie et méprise
Celui que la veille il flatta...
Va, ne change pas ta bêtise
Contre l'esprit de ces gens-là.

BALOURD.

Pas si bête, que de me changer.

CATHERINE, *à l'enfant.*

Dis-moi, mon petit homme, aurais-tu envie d'apprendre à lire ?

PIERROT.

Je sais déjà a, b, c, d, e, f.

(*Charlot paraît au fond sans oser avancer, il se place sous la tonnelle.*)

CATHERINE.

Eh! bien, je me charge de payer tes mois d'école. Entends-tu, Jean Balourd. (*Elle tire de sa poche un écu.*) Tiens, tu donneras ça au magister.

BALOURD, *étonné.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

CATHERINE.

Vas-tu me faire tendre la main pendant deux heures?

BALOURD, *mettant ses mains derrière son dos.*

Mais vous n'êtes pas riche, Catherine.

CATHERINE.

Qu'est-ce que cela te fait ?

Air : *de Voltaire chez Ninon.*

Je ne possède presque rien :
Le peu que j'ai je le partage.
Le plaisir de faire du bien,
Au travail double mon courage.
Reçois, n'y fais point de façon,
A t'obliger mon cœur m'invite.
Si j'étais riche, mon garçon,
J'aurais moitié moins de mérite.

BALOURD, *prenant l'argent.*

C'est égal, Catherine, vous êtes brusque...

CATHERINE.

Hein?

BALOURD.

Je dis: vous êtes brusque, mais vous êtes bonne; je prends, ça fait plaisir.

CATHERINE.

Et je te défends de parler de ça à personne, ou je me fâche. Mène tout de suite le petit chez le maître d'école.

BALOURD, *à Pierrot.*

Allons, Pierrot, remerciez mamzelle Catherine... baisez la main, tirez-lui le pied. (*Pierrot va prendre le pied de Catherine.*) Pas le pied d'elle... comme ça! là!... Venez à l'école, ça vaut mieux que de cueiller des noisettes.

PIERROT.

Non, non !

BALOURD.

Si, si, parce que les noisettes, ça ne forme pas le cœur et l'esprit... et l'école, ça ne donne pas des indigestions.

CATHERINE.

Va, mon petit, et quand tu reviendras, je te donnerai une beurée; et puisque tu es séparé de ta mère, je veux que tu m'appèles ta petite maman, entends-tu ?

PIERROT.

Oui ma petite maman.

BALOURD.

Air : *Du courage.*

Du courage,
Sois ben sage ;
Et tâche d' faire des progrès !
Faut t'instruire,
Savoir lire,
T'auras du beurre après.

CATHERINE.

Appèle-moi ta mère,
Je t'aimerai,
Je te caresserai.

BALOURD.

J' te tiendrai lieu de père,
Et je te fouetterai.

BALOURD et CATHERINE.

Du courage,
Sois ben sage,
Et tâche d' faire des progrès ;
Faut t'instruire,
Savoir lire,
T'auras du beurre après.

SCÈNE X.

CATHERINE, CHARLOT.

CHARLOT, *qui a vu la fin de la scène précédente.*

Ah ! mamzelle Catherine, c'est joli ce que vous faites là.

CATHERINE.

Quoi donc ?

CHARLOT.

J'étais-là... j'ai entendu.

CATHERINE.

Air : *En deux moitié, dit-on.*

Comment, monsieur, vous m'écoutiez?

CHARLOT.

J'ai du plaisir à vous entendre.

CATHERINE.

Curieux! vous me regardiez?

CHARLOT.

Jamais je ne peux m'en défendre!
Mais cela doit vous être égal,
Puisque vous n'aimez pas à feindre;
On tremble lorsque l'on fait mal,
Vous n'aurez jamais rien à craindre.

CATHERINE.

Et si je ne veux pas qu'on me voye, moi!

CHARLOT.

Le hasard m'a fait arriver.

CATHERINE.

Et vous êtes resté? Vous ne pouviez pas passer votre chemin?

CHARLOT.

Je n'allais nulle part.

CATHERINE.

Vous occuper de votre ouvrage?

CHARLOT.

Je n'ai plus rien à faire.

CATHERINE.

Rentrer chez votre oncle?

CHARLOT.

Il me l'a défendu.

CATHERINE.

Vous êtes un homme bien contrariant.

CHARLOT.

Et vous, une petite femme bien grondeuse.

CATHERINE.

Ah! monsieur Charlot veut me donner des avis, me faire des sermons!

CHARLOT.

Ce n'est pas cela.

CATHERINE, *brusquement.*

Merci, je n'aime pas les conseils.

CHARLOT, *à part.*

Elle est de mauvaise humeur, ce n'est pas le moment de lui parler de mon amour. (*Haut.*) Adieu, mamzelle Catherine. (*Il s'éloigne.*)

CATHERINE.

Eh ! bien, vous vous en allez à présent ?

CHARLOT, *s'arrêtant.*

Dame ! puisque je vous déplais.

CATHERINE.

Air : *des Scythes.*

Monsieur Charlot, quand on craint de déplaire,
Il ne faut pas soudain se retirer.
En persistant, on avance une affaire.

CHARLOT, *se rapprochant.*

Le voulez-vous, je vais donc demeurer. (*bis.*)

CATHERINE.

Est-ce là tout?

CHARLOT.

Quoi donc?

CATHERINE, *impatientée.*

Cela m'enchante !

CHARLOT, *embarrassé.*

Je n'ose pas chercher d'autre moyen.

CATHERINE.

Je n'ose pas ! comme il m'impatiente !
Ce garçon-là n'osera jamais rien.

CHARLOT.

Oh ! ciel ! voici mon oncle ! (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE XI.

ROBICHON, CATHERINE.

ROBICHON, *sortant de chez lui, avec sa canne et son chapeau.*

Monsieur mon neveu vous parlait, mademoiselle Catherine ?

CATHERINE.

Oui, et je l'ai bien reçu.

ROBICHON.

Vous aurait-il fait quelque impertinence ?

CATHERINE.

Il est venu me faire des complimens, et je ne les aime pas.

ROBICHON.

Quand on les mérite, cependant...

CATHERINE, *vivement.*

Allez-vous prendre son parti ?

ROBICHON.

Du tout, c'est un petit drôle, un mauvais sujet que j'ai renvoyé de chez moi aujourd'hui.

CATHERINE, *surprise.*

Renvoyé de chez vous ! Ah ! ah ! qu'a-t-il donc fait ?

ROBICHON.

Il vient effrontément me sommer de lui rendre des comptes.

CATHERINE.

Et vous ne lui en devez pas ?

ROBICHON.

Si fait, aux termes de la loi je lui en dois; mais j'ai besoin de ses fonds pour la place que je vais obtenir.

CATHERINE.

Quelle place ?

ROBICHON.

Banquier de la marine.

CATHERINE, *riant.*

Ah ! vous voulez dire prêteur d'argent aux matelots.

ROBICHON.

C'est toujours une banque ! cela doit vous faire plaisir, car vous y êtes intéressée.

CATHERINE.

Comment ?

ROBICHON.

N'allez-vous pas être ma petite femme ?

CATHERINE.

Moi ?

ROBICHON.

C'est convenu avec votre père, et d'après mes espérances de fortune...

CATHERINE.

Vous parlez du mariage comme d'un marché !

ROBICHON.

Mais l'argent...

CATHERINE.

Fi ! je ne l'estime que quand il est acquis honorablement.

ROBICHON.

Comment penseriez-vous donc que je le gagnasse ?

CATHERINE.

Je suis franche, on dit dans le village que vous êtes un usurier.

ROBICHON.

C'est affreux !

CATHERINE.

On assure que vous voulez frustrer votre neveu d'une partie de l'héritage de sa mère.

ROBICHON.

C'est une indignité.

CATHERINE.

Si ces bruits-là s'accréditent, gare à la place de banquier des matelots.

ROBICHON.

Si vous étiez procureur ou seulement avoué, je vous expliquerais...

CATHERINE.

N'êtes-vous pas honteux des bruits qui courent sur votre compte ? Je rougis d'être obligée de vous apprendre votre devoir ; mais faites-le ; car, sans cela, j'irai partout dans le pays, je vous montrerai au doigt ; je dirai : voyez-vous cet avare, eh bien ! il a fait sa fortune avec la misère des autres ; il est riche, mais sa conscience lui reproche sa richesse !... Et je vous épouserais, moi ?.. Je ne suis qu'une jeune fille, élevée par un pauvre marin ; mais Catherine a toujours mené sa barque franchement ; et en fait d'honneur, elle n'a jamais louvoyé !

Air : *Vaud. de partie carrée.*

Loin de devoir à l'indélicatesse,
Les plus grands biens qui seraient passagers ;
J'aimerais mieux rester dans la détresse,
Ou de la mer affronter les dangers.
Du moins l'on peut lutter avec courage,
Mais chez des gens remplis de lâcheté ;
La banqueroute est un naufrage,
Que fait la probité.

ROBICHON.

Toujours des termes de marine ! Mais si je vous prouvais que ma réputation est intacte, et que...

CATHERINE.

Prouvez qu'on vous a calomnié, je serai la première à vous rendre justice.

ROBICHON.

Vraiment ? et vous m'assurez que...

CATHERINE.

Je ferai mon devoir quand vous aurez fait le vôtre.

ROBICHON, *enchanté.*

De votre bouche ça dit tout ; vous allez voir dans une heure que je ne suis pas un vilain.

CATHERINE.

Tâchez de me faire voir ça.

ROBICHON.

Que je ne suis pas un usurier, un prêteur à gros intérêts.

SCÈNE XII.

JEAN BALOURD, ROBICHON, CATHERINE.

BALOURD.

Ah ! monsieur Robichon, c'est vous que je cherchons.

ROBICHON, *avec humeur.*

Qu'est-ce que tu veux, Balourd ? tu vois que je suis occupé !

CATHERINE, *s'éloignant.*

Non, du tout, du tout, faites vos affaires.

BALOURD.

Je venais vous parler pour c'te somme... à cause de l'intérêt...

ROBICHON.

L'intérêt que je prends à toi ?

BALOURD.

Il est trop fort...

ROBICHON.

Tu le mérites.

BALOURD.

Non, je n' méritons pas vingt quatre pour cent.

CATHERINE, *revenant.*

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

ROBICHON.

C'est un imbécille !

BALOURD.

Ça se peut, mais je savons lire et compter. Le billet est de deux cens francs.

ROBICHON.

Va-t-en, je ne te demande rien.

CATHERINE.

Si fait, je veux qu'il s'explique.

BALOURD.

Tenez, Catherine, je n'en ons reçu que cent cinquante-deux.

ROBICHON.

C'est impossible.

BALOURD, *fouillant dans sa poche.*

V'là encore le p'tit papier où ce que vous avez décalqué mon compte : qui de 200 paye 48, reste...

CATHERINE, *indignée.*

Et vous n'êtes pas un...

ROBICHON, *met ses lunettes et regarde le papier.*

(*Vivement.*) Du tout, je ne sais comment ça se fait; j'ai été distrait; je... (*A part.*) Diable de Balourd ! (*Haut.*) Hé ! quoi, mon pauvre garçon, tu n'aurais reçu que...

BALOURD.

Souvenez-vous ; vous m'avez donné cent francs d'argent blanche, vingt-cinq francs de gros sous ; il y avait même des monnerons qui ne passent plus que pour un sou, et le reste en pièces six liards... J'ons été une heure à compter; j'en avions les doigts tout noirs.

ROBICHON.

On ne te demande pas tous ces détails... j'ai mis un quatre au lieu d'un neuf, et je te redois 45 francs, voilà tout.

BALOURD.

Quarante-huit !

ROBICHON.

Va chez moi, je te renouvellerai ton billet, tu me donneras seulement hypotèque ou caution.

BALOURD.

Quoi, des cautions ?

CATHERINE, *impatientée.*

Je suis la sienne. Payez-le tout de suite, ou je croirai...

ROBICHON, *surpris.*

Je n'ai plus rien à dire. (*A part.*) Si je la mécontente, adieu la banque. (*Haut, à Balourd, tirant de l'argent de sa poche.*) tiens, mon pauvre Balourd, voilà 45 francs.

BALOURD.

Quarante-huit.

CATHERINE.

Oui, quarante-huit.

ROBICHON.

Eh bien ! je n'ai pas de monnaie, je te redevrai deux francs.

BALOURD.

Merci, mamzelle Catherine.

ROBICHON.

Air : *Moment plein de charmes.* (Du Lithographe.)

Vous voilà certaine
De ma probité ;
De sa bonne aubaine
Il est enchanté.
C'est maintenant à Charlot que je pense,
Et dès demain...

CATHERINE.

Pourquoi donc pas ce soir...

ROBICHON.

De mon bonheur aurais-je l'assurance?

CATHERINE.

On est heureux quand on fait son devoir.

ROBICHON.
Vous voilà certaine
De ma probité.
De sa bonne aubaine
Il est enchanté.
BALOURD.
La voilà certaine
De sa probité.
Ensemble. De ma bonne aubaine
Je suis enchanté.
CATHERINE.
Ce n'est pas sans peine,
Qu'à la vérité,
Il me rend certaine
De sa probité.

Elle rentre.

SCÈNE XIII.

BALOURD, ROBICHON.

ROBICHON, *le menaçant.*

Et toi, quand tu t'aviseras de venir me parler d'affaires devant le monde!...

BALOURD.

Est-ce que vous n'êtes pas content que l'on soit témoin de vot' honnêteté?

ROBICHON.

Ah! tu goguenardes! je vais porter ton billet chez l'huissier...

BALOURD.

Comment... mais... (*Appelant.*) Mamzelle Catherine!...

ROBICHON, *lui mettant la main sur la bouche.*

Eh! tais-toi donc, ne vois-tu pas que je plaisante... Comptes toujours sur moi... (*Il veut lui prendre la main où sont les écus, Balourd les mets dans l'autre main, et la lui tend ensuite.*)

BALOURD.

Avec plaisir.

ROBICHON, *à part.*

Allons achever le sacrifice. (*Il se retourne et voit Charlot qui rode autour de la cabane de Catherine.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CHARLOT.

ROBICHON.

Ah! vous voilà, monsieur mon neveu, monsieur Charlot, qui tenez des propos sur mon compte.

CHARLOT.

Mais, mon oncle...

ROBICHON.

Taisez-vous, j'ai trouvé le moyen de vous fermer la bouche, Monsieur, je tiens à l'estime publique, à la considération générale. Rendez-vous à l'instant chez le notaire, où je vais de ce pas, et là, vous serez le maître de votre fortune. (*A part.*) Il n'y a pas moyen de faire autrement.

CHARLOT, *étonné.*

Est-il possible!

ROBICHON.

N'y manquez pas, entendez-vous. (*Il sort au fond à droite.*)

SCÈNE XV.

BALOURD, CHARLOT.

CHARLOT.

Quel changement! je n'ose pas être joyeux.

BALOURD.

Si fait, je vous dis, faites comme moi, riez, chantez! Ah! hai! ah hai! (*Il saute et danse.*)

CHARLOT.

Mais d'où vient ce miracle-là! lui qui m'a chassé ce matin, qui...

BALOURD.

C'est Catherine qui l'y a dit son fait; qui l'a appelé je ne sais comment... vilain... usurier!...

CHARLOT.

C'est à Catherine que je devrais ce bienfait!

BALOURD.

Elle ne fait que ça... Et je dis qu'ils sont bien faits ses bienfaits.

CHARLOT.

Celui-ci ne restera pas sans récompense. Viens, Balourd, viens avec moi chez le notaire, j'ai une commission importante à te donner.

BALOURD.

Je vous suivons.

CHARLOT.

Je vais être riche, ah ! Catherine !

Air : *A l'âge heureux de 14 ans.*

Je n'avais pas, jusqu'à présent,
Désiré le bien qui m'arrive :
Mais celle qui m'en fait présent
Par un double nœud me captive.
Je ne demandais que son cœur.
Je lui dois encor ma fortune,
Cela fait deux dettes d'honneur,
Heureux si j'en peux payer une.

Viens, Balourd, viens chez le notaire.
(*Il sort en courant du même côté que Robichon.*)

SCÈNE XVI.

LAROCHE ET LES PRÉCÉDENS.

LAROCHE, *entrant du côté opposé.*

Eh ! eh ! monsieur Charlot, comme vous courez.

BALOURD, *criant.*

Ne nous arrêtez point... j'allons payer deux dettes d'honneur. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVII.

LAROCHE, ensuite CATHERINE.

LAROCHE.

Où courent-ils donc tous les deux ? Est-ce qu'ils sont fous ? Ah ! cette belle barque neuve que je viens de voir sur le chantier ; ça ne me sort pas de la tête ! Allons, allons n'y pensons plus. (*Il regarde en soupirant du côté d'où il vient.*)

CATHERINE, *sortant de la cabane.*

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là, mon père ?

LAROCHE, *avec humeur.*

Ah ! je regardais quelque chose qui me...

CATHERINE.

Vous qui êtes gai ordinairement ! Vous avez tort... Voyons, faut-il que je vous gronde ?

(*Elle s'appuie sur son épaule.*)

Air : *Vaud. de la Somnambule.*

Ayez donc un peu de sagesse,
Et prenez le tems comme il vient.
Les biens, les maux courent sans cesse,
Au hasard le tout appartient.
A gémir à tort on persiste.
Il vaut bien mieux en vérité,
Quand quelque chose nous attriste...
(*Elle lui prend le menton et lui tourne la tête vers elle.*)
Regarder d'un autre côté.

LAROCHE, *souriant.*

Tu as raison, mais de ce côté-là, il y a une barque pêcheuse de trente pieds de quille, un mât, une voile latine; ah ! quel chagrin de ne pouvoir monter cela, comme ça doit filer !

CATHERINE.

Allons, allons, mon père, du courage, donc !

LAROCHE.

Tu n'en manques pas, toi qui travailles pour nous deux ; c'est ça qui me met dans une colère contre ce malencontreux d'armateur, qui a laissé couler toutes mes économies au fond de la mer. Ah ! (*Il va s'asseoir sur le banc qui est devant la tonnelle en face du public.*)

CATHERINE.

Allons, allons, buvez un petit coup. (*Elle prend la bouteille et le verre dans le panier.*) Fumez-moi une bonne pipe et au diable les réflexions et la tristesse. (*Elle lui verse du vin.*) Voyons, qu'est-ce qu'il faut faire pour vous égayer ?...

LAROCHE, *buvant.*

Ah ça va déjà mieux.

CATHERINE.

Faut-il vous chanter. . *la Marinière*, la chanson que

vous aimez tant... que vous m'avez apprise quand je n'étais pas plus haute que ça?

LAROCHE, *buvant.*

Ah! que tu la chantais bien!... que tu étais gentille, quand tu dansais sur le refrein.

CATHERINE.

Ah! je la chanterais bien encore.

LAROCHE.

Est-ce que tu t'en souviens?

CATHERINE.

Vous allez voir. (*Elle s'apprête sur la ritournelle, en fredonnant et battant la mesure des pieds et des mains. Laroche, assis, la regarde avec complaisance.*)

Air : *Je ne suis qu'un vieux bonhomme* (*d'Amédée Beauplan.*)

Je suis une marinière,
Ma patrie est un vaisseau :
Un pilote fut mon père,
Un hamac fut mon berceau.

LAROCHE.

Un hamac fut son berceau.

CATHERINE.

Aussi mouvante que l'onde
Qui ballotte mon destin;
Qu'il fasse beau; que le vent gronde,
Je chante le même refrein.
Il faut lon la chanter,
Et lon lan la danser,
Il faut égayer le chemin.

LAROCHE ET CATHERINE.

Il faut lan la chanter etc.

(*Catherine danse sur la ritournelle; à la manière des matelots, et les mains sur les hanches.*

CATHERINE.

2e COUPLET.

Quand on trouve un beau rivage
Il faut jetter le grappin :
Voit-on une triste plage
Il faut démarer soudain.

LAROCHE, *se levant.*

Il faut démarer soudain.

CATHERINE.

Souvent la tempête altère
L'horison le plus serein.
Mais c'est de même sur la terre :
Chantons donc le même refrein.
Il faut lon la chanter etc.

(*Laroche entraîné répète le refrein avec elle et figure la danse que Catherine exécute sur la ritournelle, elle forme des berceaux avec ses bras, pirouette, revient les mains sur les hanches, et à la fin, frappe dans ses mains et reste en attitude devant le public.*)

3e COUPLET (1).

Ah ! dans la vague inconstante
Et dans les flots irrités,
Ne voit-on pas la tourmente
Des cœurs d'amour agités ! *(bis)*
Pour éviter le naufrage,
Et voguer jusqu'à la fin,
Heureuse qui peut rester sage,
Et chanter toujours son refrein,
Il faut lon la chanter
Et lon lan la danser.
Il faut égayer le chemin.

(Elle danse.)

LAROCHE.

Tu m'as rendu toute ma gaîté.

CATHERINE.

Conservez-la bien. Tant que Catherine aura deux bras et de la santé, vous ne manquerez de rien dans le monde.

LAROCHE.

Mais un jour tu te mettras en ménage, et alors...

CATHERINE.

Me marier pour me séparer de vous ?.

LAROCHE.

Il le faudra bien.

CATHERINE.

Jamais !

LAROCHE.

J'ai pourtant des propositions à te faire.

---

(1) On peut passer le 3e couplet à la représentation.

CATHERINE.

Je ne les écouterai pas.

LAROCHE.

De la part d'un homme riche.

CATHERINE.

Je n'aime pas l'argent.

LAROCHE.

Mais, ma fille...

CATHERINE, *tapant du pied.*

Mais, mon père, c'est vous qui m'avez inspiré ces sentimens-là.

LAROCHE.

Eh ! bien, n'en parlons plus, soyons pauvres, puisque tu le veux... méprisons l'argent...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BALOURD.

BALOURD, *portant deux sacs d'argent dans ses bras.*

Gare que je passe !

(*Il passe entre Laroche et Catherine, et les sépare.*)

CATHERINE, *le poussant.*

Ce lourdaud ! Est-ce que tu n'as pas assez de place ?

LAROCHE, *le poussant à son tour.*

Fais donc attention !

BALOURD.

Je vous conseille encore de me taper, tapez plutôt là-dessus.

LAROCHE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BALOURD, *d'un air malin.*

Ah ! dame ! si c'était pour vous.

CATHERINE.

Pour nous ?

BALOURD.

Vous savez lire ? prenez un papier qu'est dans ma poche ; (*Laroche fouille dans la poche.*) Non pas dans celle-là, dans l'autre... (*Catherine s'approche pour chercher le papier.*)

BALOURD.

Ah !... vous me chatouillez... finissez-donc.

(*Il rit bêtement.*)

CATHERINE.

As-tu fini...

BALOURD, *se fouillant.*

Moi, moi... tenez, le voilà. (*Laroche prend le papier.*)

CATHERINE, *à son père, avec vivacité.*

Que je vous aide à déplier ce papier. (*Elle lit :*) « Mon » cher Laroche, une personne qui ne veut pas se faire » connaître pour le moment, vous envoye ces deux mille » francs. »

LAROCHE.

Deux mille francs !

CATHERINE, *continuant de lire.*

« Ce n'est qu'un à-compte de ce qu'il veut faire pour » vous... »

LAROCHE.

Un à-compte.

CATHERINE, *lisant la signature.*

« Le Franc, notaire... » Ça n'est pas possible !

BALOURD.

Bédame ! si vous n'en voulez pas, dites-le, je m'en accomoderons ben, moi.

LAROCHE, *réfléchissant.*

Attends, porte toujours ça chez nous, mets-le sur la commode.

BALOURD.

A la bonne heure. Ça me pesait sur les bras, parce que ça n'est pas à moi ; si c'était à moi, j'en porterais le redouble, le retriple !

CATHERINE.

Va donc, va donc. (*Elle le pousse. Il entre dans la maison.*)

SCÈNE XIX.

CATHERINE, LAROCHE.

LAROCHE, *regardant sa fille.*

Catherine !

CATHERINE, *les bras croisés et réfléchissant.*

Mon père !

LAROCHE.

Qu'est-ce que tu penses de ça, ma fille?

CATHERINE.

Et vous, mon père, quelle est votre idée?

LAROCHE.

Si quelqu'un me devait de l'argent, je dirais... (*frappé d'une pensée.*) Eh! mais, cet armateur...

CATHERINE.

Qui vous a ruiné?

LAROCHE.

S'il avait refait fortune?

CATHERINE.

Et que pour s'acquitter...

LAROCHE.

Il m'envoyât cet argent.

CATHERINE.

Ce serait un brave homme!

LAROCHE.

C'est un marin.

CATHERINE.

Il a été malheureux.

LAROCHE.

Il est honnête.

SCÈNE XX.

CATHERINE, BALOUD, LAROCHE.

CATHERINE, *court à lui et l'amène brusquement.*

Avance ici, toi.

BALOURD, *reculant.*

Oh! la la.

CATHERINE.

Cet argent...

BALOURD.

Je l'ai serré dans vot' tiroir du milieu.

CATHERINE.

D'où vient-il?

BALOURD, *souriant bêtement.*

D'où il vient?

LAROCHE.

Oui.

BALOURD.

Du notaire.

CATHERINE.

Tu n'en sais pas davantage?

BALOURD, *faisant le fin et le discret.*

Nanni... je n'en sais pas davantage.

CATHERINE.

Ne prends donc pas ton petit air malin!

LAROCHE.

Dis-moi; n'aurais tu pas entendu, chez le notaire, parler d'un armateur?

BALOURD.

Oui, j'ai entendu parler d'un armateur.

LAROCHE, *vivement.*

C'est ça; je cours chez le notaire, savoir... Catherine, attends un moment, mon enfant: je connais celui qui doit te rendre heureuse, et je vais... (*avec sensibilité.*) Ah! quel bonheur pour ma fille! (*il l'embrasse.*) Je vais revenir. (*il sort vivement.*)

CATHERINE.

Que veut-il dire?

BALOURD.

Oui, je le sais ben, moi. Je le connaissons le queuq'zun qui... et j'allons vous l'envoyer. (*Il aperçoit, au fond, Charlot qui lui faisait des signes.*) Justement, le v'là. (*à Charlot.*) Parlez à mamselle Catherine, n'ayez pas peur, elle a queq' chose à vous dire... Approchez donc... Attendez-moi, père Laroche! (*il sort en courant.*)

SCÈNE XXI.

CHARLOT, CATHERINE.

CHARLOT.

Mamselle Catherine, je n'ose pas croire que...

CATHERINE, *à part et respirant comme dégagée d'un poids.*

Ah! je suis riche, maintenant, je puis... (*haut*) M. Charlot...

CHARLOT.

Mademoiselle Catherine!

CATHERINE.

Vous me boudez... Vous avez raison, je vous ai un peu brusqué ce matin.

CHARLOT.

C'est vrai.

CATHERINE.

Ce n'est pas ma faute.

Air : *de M. Blanchard.* (1)

On pourrait croire en m'approchant
Que mon air cache un cœur méchant
Mais j'ai la mine bien trompeuse,
C'est ce que je ne suis pas flatteuse,
Il est assez rare en effet
D'être meilleur qu'on ne paraît.

2e COUPLET.

Je voudrais bien me corriger,
Pour ceux qu'on aime, on peut changer.
Dussai-je même prendre un maître,
J'en pourrais trouver un... peut-être !
De mauvaise tête on a peur;
Mais son excuse est un bon cœur.

CHARLOT.

Ah ! mademoiselle Catherine, je serais bien ce maître-là.

CATHERINE.

Quoi, vraiment, vous auriez la complaisance...

CHARLOT.

J'aurais tant de plaisir à faire une éducation comme la vôtre.

CATHERINE.

Ah ! je suis trop vieille.

CHARLOT.

Non, du tout, et si vous vouliez...

CATHERINE.

Croyez-vous que j'en vienne à bout ?

CHARLOT.

Sans doute.

CATHERINE.

Je ne manque pas de bonne volonté.

CHARLOT.

C'est déjà cela.

CATHERINE.

J'ai bien envie de devenir bonne, douce, complaisante.

---

(1) *On peut passer ces couplets à la représentation, alors Catherine dirait :*

J'ai une bien mauvaise tête, mais le cœur est bon... Ah ! si quelqu'un voulait entreprendre de me corriger.

CHARLOT.

Ah ! Mlle Catherine, si vous me permettiez d'essayer !

CHARLOT.

C'est charmant !

CATHERINE.

Mais si je vois que ce soit trop long, trop difficile ..

CHARLOT.

Vous lutterez contre les difficultés ?

CATHERINE.

Non, j'abandonnerai tout.

CHARLOT.

Ah! ce n'est pas cela.

CATHERINE.

Mon sang bout. Je ne suis pas maîtresse de moi, sarpejeu!

CHARLOT, *peiné.*

Ah! ah! mademoiselle Catherine... (*Avec beaucoup de ménagemens.*) D'abord, il faut vous défaire de ce juron-là.

CATHERINE, *naïvement.*

Sarpejeu? ce n'est pas jurer.

CHARLOT.

Si fait.

CATHERINE, *avec douceur.*

C'est un mot qui se dit à bord.

CHARLOT.

Oui, mais dans la bonne société?..

CATHERINE, *s'emportant.*

Est-ce que les marins sont de la mauvaise?

CHARLOT.

Je ne veux pas dire ça; mais...

CATHERINE.

Mais, sarpejeu, vous me contrariez.

CHARLOT.

Ecoutez donc.

CATHERINE, *tapant du pied.*

Non, non, non, je ne me corrigerai jamais, j'en suis sûre. Ah! que je suis malheureuse d'avoir un pareil caractère. (*Elle s'éloigne de Charlot.*)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LAROCHE, BALOURD, PIERROT, Matelots, Chanvrières.

BALOURD.

Ha hey! ha hey! venez donc vîte, venez sur le rivage,

v'là la barque du père Goémont qu'est lancée, et le père Larocheq ui ene stcapitaine.

(*La barque paraît, elle est montée par plusieurs matelots. Le père Laroche tient le gouvernail, un gros bouquet est attaché au mât.*)

CHOEUR.

Du petit matelot.

Et vogue vogue la chaloupe (*bis*)
Des matelots
Voici la troupe,
Le vent en poupe,
Fendons les flots.

LAROCHE, *descend de la barque, Catherine court à lui.*

Vois-tu cette barque jolie
J'en sais le patron.

TOUS.

Il en est l'patron.
Et nous devons, ma chère amie,
Lui donner ton nom.

TOUS.

Lui donner vot' nom.

LAROCHE.

Oui, ce sera la *Catherine.*
Voilà le nom que lui destine
Le bon armateur,

TOUS.

Le bon armateur.

LAROCHE.

Puisque c'est le tien, j'imagine
Que c'est pour lui porter bonheur. (*bis en chœur*)

LAROCHE.

Oh! cet armateur-là est un bien brave homme, et il répare joliment ses torts. Enfin je redeviens donc patron d'une barque.

BALOURD, *montrant Pierrot.*

Et v'là déjà un mousse pour former l'équipage.

LAROCHE.

A présent, ma fille, je peux donner ta main à un honnête homme, sans que ta délicatesse s'y oppose.

CHARLOT, *s'approchant timidement.*

Ah! monsieur Laroche, si j'osais espérer... Ah! Dieu! encore mon oncle.

SCÈNE XXIII.

PIERROT, BALOURD, CHARLOT, LAROCHE, CATHERINE, ROBICHON, *derrière eux, les matelots et les chanvrière.*

ROBICHON.

Parbleu, mes amis, je suis enchanté de vous trouver tous réunis. Vous ne serez pas fâchés d'être témoins du bonheur d'un de vos notables, d'un gros bonnet de l'endroit, je suis nommé banquier de la marine, et je viens, jolie Catherine, réclamer une parole...

CATHERINE.

Quelle parole?

ROBICHON.

Vous m'avez dit : *Je ferai mon devoir, quand vous aurez fait le vôtre.*

CATHERINE, *sèchement.*

Eh bien! l'avez-vous fait, votre devoir?

ROBICHON.

Monsieur Charlot, dites à mademoiselle Catherine...

(*Ici Balourd va se mettre auprès de Robichon*

CHARLOT.

Oui, mademoiselle, il m'a rendu mes comptes, j'ai touché bien plus d'argent que je ne croyais, et je suis d'une joie...

CATHERINE.

Ah! c'est bien, vous devez être content?

ROBICHON.

Pas encore autant que je le voudrais.

CATHERINE.

Vous devez jouir de la satisfaction intérieure?

ROBICHON.

Oui sans doute... Mais permettez donc...

BALOURD.

Ah! ben, qu'est-ce qu'il veut donc? il a la satisfaction ntérieure et il n'est pas content!

ROBICHON.

Veux tu te taire toi. (*A Catherine.*) Vous m'aviez promis de faire un choix...

CATHERINE.

Je le ferai peut-être, mais cela ne vous regarde pas.

ROBICHON.

Quoi, Mademoiselle, après m'avoir fait faire une action généreuse...

LARCHE.

Est ce que vous en êtes fâché?

ROBICHON.

Non, mais....

CHARLOT.

Vous ne m'avez rendu que ce que vous me deviez et il vous reste...

BALOURD.

Il vous reste la satisfaction intérieure.

ROBICHON, *en colère.*

Va-t-en au diable avec ta satisfaction.

BALOURD, *se sauvant auprès de Charlot.*

Et le plaisir de voir votre neveu armateur!

CHARLOT, *lui mettant la main sur la bouche.*

Paix donc!...

TOUS.

Armateur!...

BALOURD, *à Charlot.*

C'est parti.

CATHERINE.

Ah! Charlot, je devine... votre bien que vous avez reçu...

CHARLOT

N'est-ce pas vous qui me l'avez fait rendre?

CATHERINE, *émue.*

Et c'est au bonheur de mon vieux père que vous avez songé!.. ah! vous aviez raison. C'était le vrai chemin du cœur de Catherine. (*Elle essuie ses yeux.*)

LARCHE.

Eh ben! ma fille, tu pleures?

CATHERINE, *passant entre son père et Charlot.*

Oui, je pleure et ne m'en cache pas. Bon Charlot! qui a pensé à faire sa femme d'une pauvre fille sans bien! brusque, bourrue, je ne l'aimais pas assez... mais aussi...

CHARLOT.

Essuyez donc vos yeux, Catherine, vous allez me faire pleurer aussi, et je suis si joyeux!

BALOURD, *pleurant bêtement.*

Eh ben! et moi donc, je suis joyeux aussi, et je pleure.

ROBICHON.

Cet imbécille qui va s'en mêler.

BALOURD.

Pourquoi que je pleurerais pas? parce que je suis pas aussi bien mis que vous, vous croyez que je peux pas pleurer?

ROBICHON

Eh bien! pleure donc.

BALOURD, *essuyant ses yeux.*

Non, je veux pus.

LAROCHE.

Allons, enfans; renfon z-moi ces larmes-là. De la gaîté, morbleu! Ce soir le contr. t, demain en mer, pour étrenner la barque; une bonne pêche pour le repas de noces! et nous boirons à la santé de l'armateur! (*Il prend la main à Charlot.*) Monsieur Robichon, n'avez-vous pas du rhum dans votre magasin?

ROBICHON.

Oui, monsieur, du vieux de la Jamaïque, et je le vends cinq francs la bouteille.

LAROCHE.

Et aux amis?

ROBICHON.

Cent sous.

BALOURD.

C'est agréable pour les amis.

VAUDEVILLE.

LAROCHE.

Air: *Vaudeville du lithographe* (de Doche.)

Des amis (*ter*) c'est une chose rare.
Ce présent,
Qu'on doit estimer tant
Le ciel en est avare.
Mais soyez riche, et dans tous les pays
Vous aurez (*bis*) des amis
Vous aurez des amis.

TOUS.

Mais soyez riche et dans tous les pays, etc.

ROBICHON.

D'usurier souvent on me traite,
Chacun en veut à mes écus.
On est mon ami quand je prête,
Quand il faut rendre, on ne l'est plus.
Des amis (*ter*) il n'en est pas au monde
C'est à tort,
Que trahi par le sort
On en cherche à la ronde.
Mon coffre-fort est, selon mon avis,
Le meilleur (*bis*) des amis.

CHARLOT.

Femme souvent veut par caprice,
Briller aux yeux d'un étranger.
Dans votre maison il se glisse,
On ne prévoit pas le danger.
Un ami (*ter*) trouble bien des ménages.
Songez bien
Qu'il ne fait rien pour rien ;
Femmes vous serez sages
Si vous avez toujours dans vos maris,
Les meilleurs (*bis*) des amis.

LAROCHE.

J'ai parcouru la terre et l'onde,
J'ai voyagé dans cent climats,
Et dans ma course vagabonde
L'infortune a suivi mes pas.
Un ami (*ter*) me restait dans le monde,
C'est à tort
Qu'on accuse le sort,
Dans son erreur profonde.
Oui, le courage est, selon mon avis,
Le meilleur des amis. (*ter.*)

BALOURD, *à Pierrot.*

Pierrot, tu vas t'être à l'école
Avec un tas d' petits garçons,
L'un s'ra maussad', l'aut' sera drôle
Y en aura d' mauvais et des bons,
Un ami (*ter*) c'est chos' des pus gentilles ;
L'on jouera
Et l'on se donnera,
L'un des noix, l'autre des billes ;
Mais c'est l'mossieur qui t'fouett'ra les sam'dis
Qui sera le meilleur des amis
Le meilleur des amis.

CATHERINE.

Messieurs, excusez, je vous prie,
La pauvre fille du marin :
Pour ses défants, sa brusquerie,
Ne lui faites pas de chagrin.
Un ami (*ter.*) l'est même quand il gronde,
Et bientôt
Il oublie un défaut.
Que maint ennemi fronde :
Ah ! le parterre est, selon mon avis,
Le meilleur (*bis*) des amis.

FIN.

7/16/73

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2427
S8C38

Sewrin, Charles Augustin
Catherine